

dans la nuit, au milieu de la fusillade, reste le souvenir le plus tragique de toute la nuit. Après qu'une rafale eût traversé son lit en diagonale comme les marques sur la porte et le mur en font foi, l'enfant se jeta sous le lit ; une balle traversa le matelas, le blessa au gros orteil et s'incrusta dans le plancher. Les assaillants lancèrent deux bombes incendiaires et quittèrent la chambre de notre petit-fils. Criant « Grand-père ! », il courut derrière eux dans le patio, laissant derrière lui une traînée de sang et, sous la fusillade, se précipita dans la pièce de l'un des gardes.

Au cri de notre petit-fils, ma femme se fraya un chemin dans sa chambre déjà vide. Le plancher, la porte et un petit meuble brûlaient. « Ils ont enlevé Sieva » lui dis-je. Ce fut le moment le plus pénible. Les coups de feu continuaient, mais déjà loin de notre chambre à coucher, quelque part dans le patio ou au dehors, tout près des murs. Les terroristes couvraient apparemment leur repli. Ma femme s'empressa d'étouffer les flammes avec une couverture. Une semaine après elle devait encore soigner ses brûlures.

Deux membres de notre garde apparurent, Otto et Charles ; ils avaient été tenus écartés de nous durant l'attaque par un feu nourri de mitraillettes. Ils confirmèrent le fait que les assaillants s'étaient apparemment retirés puisqu'on n'en voyait plus un seul dans le patio. Le garde de service cette nuit-là, Robert Sheldon Harte, avait disparu. Les deux automobiles étaient parties. Pourquoi les policiers de garde stationnés à l'extérieur restaient-ils silencieux ? Ils avaient été attachés par les assaillants qui criaient « Vive Almazan ! ». Telle fut l'histoire racontée par les policiers attachés.

Ma femme et moi fûmes convaincus, le jour suivant, que les assaillants avaient tiré à travers les fenêtres et les portes et qu'aucun d'eux n'avait pénétré dans notre chambre. Cependant, un examen de la trajectoire des balles prouva irréfutablement que les huit coups, qui frappèrent le mur à la tête des deux lits et qui trouèrent les matelas en quatre endroits, ainsi que les traces de balles dans le plancher au-dessous du lit ne peuvent avoir été tirés que de l'intérieur de la pièce. Des douilles trouvées sur le plancher et une couverture roussie en deux endroits témoignent en faveur de la même interprétation.

Quand les terroristes entrèrent-ils dans notre chambre ? Fut-ce dans la première partie de l'attaque avant que nous soyons réveillés ? Ou bien fut-ce au contraire pendant les derniers moments, alors que nous étions étendus sur le plancher ? J'incline vers la deuxième hypothèse. Ayant tiré à travers les portes et les fenêtres plusieurs vingtaines de balles et n'ayant entendu aucun cri ou gémissement, les assaillants avaient toutes raisons de penser qu'ils n'avaient pas achevé leur travail. L'un d'entre eux doit être entré au dernier moment pour donner le coup final. Il est possible que les draps et les traversins aient conservé la forme de corps humains. A quatre heures du matin la pièce était dans l'obscurité. Ma femme et moi restions étendus silencieux et sans bouger sur le plancher. Avant de quitter notre chambre le terroriste qui vint pour vérifier si la tâche était déjà accomplie, put avoir tiré quelques coups sur le lit « pour avoir la conscience tranquille ».

Il serait trop ennuyeux d'analyser ici, en détail, les diverses légendes produites par l'incompréhension ou la malveillance qui servirent directement ou indirectement à la théorie de « l'attentat volontaire ». La presse avança des allégations selon lesquelles ma femme et moi n'étions pas dans notre chambre durant la nuit de l'attentat. *El Popular* (organe de l'allié des staliniens, Toledano) se répandit en discours concernant « mes contradictions » : selon l'une des versions on dit que je rampais dans un coin de la pièce, selon une autre version je sautais sur le plancher, etc... Il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela. Toutes les pièces de la maison sont occupées la nuit par des personnes désignées à l'avance, à l'exception de la bibliothèque, de la salle à manger et de mon bureau de travail. Mais justement les assaillants traversèrent précisément ces pièces-là et ne nous y trouvèrent pas. Nous dormions où nous le faisons

toujours : dans notre chambre à coucher. Comme il a déjà été établi, je me jetai dans un coin de la pièce ; puis ma femme me rejoignit.

Comment se fait-il que nous ayons survécu ? Evidemment par un heureux hasard. Les lits furent sous un feu croisé. Peut-être les assaillants eurent-ils peur de se blesser mutuellement et tirèrent-ils instinctivement plus haut ou plus bas qu'ils n'auraient dû le faire. Mais ceci n'est qu'une supposition psychologique. Il est possible aussi que ma femme et moi aidâmes le hasard en ne perdant pas la tête, en n'appellant pas au secours alors que cela n'aurait servi à rien, ne tirant pas quand cela n'eût eu aucun sens, mais restant tranquillement étendus sur le sol, simulant la mort.

L' « ERREUR » DE STALINE

Il pourrait sembler incompréhensible aux initiés que la clique de Staline m'ait d'abord exilé et ait ensuite tenté de m'assassiner à l'étranger. N'eût-il pas été plus simple de me fusiller à Moscou, comme ce fut le sort de tant d'autres ?

En voici l'explication : En 1928, lorsque je fus expulsé du Parti et exilé en Asie centrale, il était encore impossible de parler, non seulement de peloton d'exécution, mais même d'arrestation. La génération avec laquelle j'avais traversé la Révolution d'Octobre et la guerre civile était encore en vie. Le Bureau politique se sentait assiégé de toutes parts. De l'Asie centrale il m'était possible de maintenir des contacts directs avec l'Opposition. Dans ces conditions, Staline, après avoir hésité pendant un an, décida de s'en remettre à l'exil comme à un moindre mal. Il pensa que Trotsky, isolé de l'U.R.S.S., dépourvu d'appareil et de ressources matérielles, serait incapable d'entreprendre quoi que ce soit. De plus, Staline calcula qu'après avoir réussi à me noircir complètement aux yeux de la population, il pourrait sans aucune difficulté obtenir du gouvernement ami de Turquie mon retour à Moscou pour le coup final. Les événements ont toutefois montré depuis qu'il est possible de participer à la vie politique sans avoir ni appareil, ni ressources matérielles. Avec l'appui de jeunes camarades, je posai les fondations de la Quatrième Internationale qui se fraya un chemin lentement, mais obstinément. Les procès de Moscou de 1936-37 furent montés à fin d'obtenir mon expulsion de Norvège, c'est-à-dire, en fait, me remettre entre les mains du Guépéou. Mais cela ne réussit pas. J'atteignis le Mexique. Je sais que Staline reconnut à plusieurs reprises que mon exil fut « une erreur énorme ». Pour rectifier l'erreur il ne restait pas d'autre moyen qu'une action terroriste.

LES PREPARATIONS DU GUEPEOU

Au cours de ces dernières années, le Guépéou a supprimé des centaines de mes amis, ainsi que des membres de ma famille en U.R.S.S. En Espagne ils assassinèrent mon ancien secrétaire Erwin Wolf et un certain nombre de camarades d'idées ; à Paris ils assassinèrent mon fils, Léon Sedoff, que les tueurs professionnels de Staline guettaient depuis deux ans. A Lausanne, le Guépéou tua Ignace Reiss qui avait quitté le Guépéou et rejoint les rangs de la Quatrième Internationale. A Paris, les agents de Staline assassinèrent un autre de mes anciens secrétaires, Rudolf Klement, dont le corps fut retrouvé dans la Seine avec la tête, les mains et les jambes coupées. On pourrait continuer cette liste interminable.

Au Mexique, il y eut une claire tentative de me faire assassiner dans ma maison par un individu muni d'une fausse recommandation d'un personnage politique fort connu. Ce fut après cet incident, qui alarma mes amis, que nous primes des mesures de protection plus sérieuses : garde nuit et jour, système d'alarme, etc...